

me surpris de sa résignation et de sa douceur, il détermina M. Chasseboeuf à retirer son fils de ce collège pour le mettre à celui d'Angers.

Constantin avait alors douze ans : il sentait sa supériorité sur tous ceux de son âge ; et loin de s'en prévaloir et de se ralentir, il ne s'adonna au travail qu'avec plus d'ardeur. Il parcourut toutes ses classes d'une manière assez brillante pour qu'on en gardât longtemps le souvenir dans ce collège.

Au bout de cinq années, le jeune Constantin ayant fini ses études, brûlaît du désir de se lancer dans le monde. Son père le fit revenir d'Angers ; et ses occupations ne lui permettant pas sans doute de s'occuper de son fils, il se hâta de le faire émanciper, de lui rendre compte du bien de sa mère, et de l'abandonner à lui-même.

A peine âgé de dix-sept ans, Constantin se trouva donc maître absolu de ses actions et de onze cents livres de rente. Cette fortune n'était pas suffisante, il fallait prendre une profession ; mais naturellement réfléchi, et voulant tout voir par lui-même avant de se fixer, Constantin se rendit à Paris.

Ce fut un théâtre séduisant et nouveau pour le jeune homme, que cette ville immense où il se trouvait pour la première fois ; mais au lieu de se laisser entraîner par le tourbillon, Constantin s'adonnait à l'étude : il passait presque tout son temps dans les bibliothèques publiques ; il lisait avec avidité tous les auteurs anciens, il se livrait surtout à une étude approfondie de l'histoire et de la philosophie.

Cependant son père le pressait de prendre une profession, et paraissait désirer qu'il se fit avocat ; mais Constantin avait un éloignement marqué pour le barreau, comme s'il avait pressenti que cette profession, quoique très-honorable, était au-dessous de son génie créateur. Il lui répugnait de se charger la mémoire de choses inutiles et qui ne lui paraissaient que des redites continuelles ; l'étude des lois n'était en effet à cette époque qu'un immense dédale, qu'un mélange bizarre de lois féodales, de coutumes, et d'arrêts rendus par les parlements. La médecine, plus positive, et qui tend par une suite d'expériences au bonheur de l'homme, convint davantage à son esprit observateur. Il se plaisait à interroger la nature, à tâcher de pénétrer la profondeur de ses secrets, et de découvrir quelques rapports entre le moral et le physique de l'homme. Mais ce n'était pas vers ce seul but que se dirigeaient ses études : il continuait toujours ses recherches savantes, ses lectures instructives ; et passant ainsi dans le travail un temps que tous les jeunes gens de son âge perdaient dans les plaisirs, il acquit un fonds immense de connaissances en tout genre.

Il suivit ses cours pendant trois années ; ce fut dans cet intervalle qu'il composa un mémoire sur la chronologie d'Hérodote, qu'il adressa à l'Académie. Le professeur Larcher, avec lequel Constantin se trouvait en opposition, censura ce petit ouvrage avec amertume ; notre jeune savant soutint son opinion avec chaleur, et prouva dans la suite qu'il avait raison quant au fond de la question. Quelques fautes légères s'étaient, il est vrai, glissées dans son ouvrage ; mais plus tard, instruit par de longues études, il eut le rare mérite de se redresser lui-même dans ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* : quoi qu'il en soit, ce mémoire fit quelque sensation, et mit son auteur en rapport avec ce qu'il y avait alors de plus célèbre à Paris.

Le baron d'Holbach surtout le devina, le prit en amitié, et lui fit faire la connaissance de Franklin. Celui-ci le présenta à madame Helvétius, qui l'invitait souvent à sa maison de Passy, où se réunissaient alors nombre de gens de lettres et de savants distingués. Nul doute que la société de tous ces hommes célèbres, que Constantin fréquentait souvent, n'ait beaucoup contribué à développer les brillantes dispositions dont il était doué. Il se dégoûta de plus en plus de toute espèce de profession : il aspirait, presque à son insu, à quelque chose de plus élevé.

Jeune encore, il avait déjà vieilli dans la méditation, et son génie n'attendait que d'être livré à lui-même pour se développer et prendre un essor rapide. L'occasion ne tarda pas à se présenter ; une modique succession lui échut¹ : il résolut d'en employer l'argent à entreprendre un long voyage. Comme tous

les grands hommes, il dédaigna les routes frayées, et choisit la plus inconnue et la plus périlleuse : il projeta de parcourir l'Égypte et la Syrie.

De tous les pays c'étaient les moins connus ; après d'immenses recherches et de graves réflexions, Constantin résolut d'entreprendre de parvenir ou tant d'autres avaient échoué. Pour se préparer à ce périlleux voyage, il quitta Paris, et se rendit chez son oncle.

Il ne se dissimulait ni les dangers ni les fatigues qui l'attendaient, mais aussi entrevoyait-il la gloire qu'il devait y acquérir. Il mesura d'abord l'étendue de la carrière, pour calculer, puis acquérir les forces qu'il lui fallait pour la parcourir.

Il s'exerçait à la course, entreprenait de faire à pied des voyages de plusieurs jours ; il s'habitua à rester des journées entières sans prendre de nourriture, à franchir de larges fossés, à escalader des murailles élevées, à régulariser son pas afin de pouvoir mesurer exactement un espace par le temps qu'il mettait à le parcourir. Tantôt il dormait en plein air, tantôt il s'élançait sur un cheval et le montait sans bride ni selle, à la manière des Arabes ; se livrant ainsi à mille exercices pénibles et périlleux, mais propres à endurcir son corps à la fatigue. On ne savait à quoi attribuer son air farouche et sauvage ; on taxait d'extravagance cette conduite extraordinaire, attribuant ainsi à la folie ce qui n'était que la fermentation du génie.

Après une année de ces épreuves diverses, il résolut de mettre son grand dessein à exécution. De peur de n'être pas approuvé, il crut devoir le cacher à son père, mais il se hâta d'en faire part à son oncle. A peine lui eut-il communiqué qu'il ne s'agissait rien moins que de visiter des pays presque inconnus aux habitants de l'Europe, et dont les langages sont si différents des nôtres, qu'effrayé de la hardiesse de ce projet, qu'il croyait impraticable, son digne ami ne négligea aucun moyen de l'en dissuader, mais en vain : Constantin fut inébranlable. « Ce qui distingue particulièrement un homme de génie, a dit un écrivain², c'est cette impulsion secrète qui l'entraîne comme malgré lui vers les objets d'étude et d'application les plus propres à exercer l'activité de son âme et l'énergie de ses facultés intellectuelles. C'est une espèce d'instinct qu'aucune force ne peut dompter, et qui s'exalte au contraire par les obstacles qui s'opposent à son développement. »

Aussi Constantin, loin de se rebuter, n'en était-il que plus impatient d'entreprendre son voyage : il voyait déjà en idée des pays nouveaux ; déjà son imagination ardente franchissait l'espace, devançait le temps, et planait sur ces déserts où il devait jeter les premiers fondements de sa gloire.

Cependant il désirait depuis longtemps de changer de nom ; celui que son père lui avait donné lui déplaisait, il résolut d'en prendre un autre. Il faut croire qu'il avait pour cela de fortes raisons ; car son oncle l'approuva, s'occupa quelque temps de lui en chercher un convenable, et lui proposa enfin celui de *Volney*. Constantin le prit, et ce fut pour l'immortaliser.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, le jeune voyageur prit congé de ses amis, et s'arracha des bras de son oncle et de sa famille.

Un havre-sac contenant un peu de linge, et qu'il portait à la manière des soldats, une ceinture de cuir contenant six mille francs en or, un fusil sur l'épaule ; tel était l'équipage de Volney. A peine fut-il à quelque distance d'Angers et au moment de le perdre de vue, qu'il s'arrêta malgré lui : ses regards se fixèrent sur la ville, ses yeux ne pouvaient s'en détacher ; il abandonnait ce qu'il avait de plus cher, et peut-être pour toujours. Ses larmes coulaient en abondance, il sentit chanceler son courage ; mais bientôt rappelant toute son énergie, il se hâta de s'éloigner.

Il arriva bientôt à Marseille, où il s'embarqua sur un navire qui se trouvait prêt à mettre à la voile pour l'Orient.

A peine débarqué en Égypte, Volney se rendit au Caire, où il passa quelques mois à observer les mœurs et les coutumes d'un peuple si nouveau pour lui, mais sans perdre de vue toute l'étendue de la carrière qu'il voulait parcourir.

En méditant cette grande entreprise, l'intérieur voyageur avait non-seulement pour but de s'instruire, mais encore de

¹ A peu près 5,000 fr.

² Suard, *Vie du Tasse*.

et qu'après tant de vœux pour une gloire utile à l'humanité, il n'est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter.

« C. F. VOLNEY. »

Le succès brillant qu'obtint le *Voyage en Égypte et en Syrie* ne fut pas de ces succès éphémères qui ne sont dus qu'aux circonstances ou à la faveur du moment. Parmi les nombreux témoignages qui vinrent attester l'exactitude des récits et la justesse des observations, le plus remarquable sans doute est celui que rendit le général Bertier dans la *Relation de la campagne d'Égypte* : « Les aperçus politiques sur les ressources de l'Égypte, dit-il, la description de ses monuments, l'histoire des mœurs et des usages des diverses nations qui l'habitent, ont été traités par le citoyen Volney avec une vérité et une profondeur qui n'ont rien laissé à ajouter aux observateurs qui sont venus après lui. Son ouvrage était le guide des Français en Égypte; c'est le seul qui ne les ait jamais trompés. »

Quelques mois après la publication de son *Voyage*, Volney fut nommé pour remplir les fonctions difficiles et importantes de directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse; il se disposait à se rendre dans cette île, lorsqu'un événement inattendu vint y mettre obstacle.

La France, fatiguée d'un joug imposé par de mauvaises institutions, venait de le briser. Le cri de liberté avait fait tressaillir tous les cœurs français, et fait trembler tous les trônes. De toutes parts les lumières se réunissaient en un seul faisceau pour dissiper les ténèbres de l'ignorance. Le peuple venait de nommer ses mandataires, et Volney fut appelé à siéger parmi les législateurs de la patrie.

Sur une observation que fit Goupil de Préfeln, il s'empressa de donner sa démission de la place qu'il tenait du gouvernement, ne regardant pas, disait-il, un emploi salarié comme compatible avec l'indépendante dignité de mandataire du peuple.

Il prit part à toutes les délibérations importantes, et fidèle à son mandat, il se montra toujours un des plus fermes soutiens des libertés publiques.

Malouet ayant proposé¹ de se réunir en comité secret, afin de ne point discuter devant des étrangers : « Des étrangers ! » s'écria Volney, en est-il parmi nous ? L'honneur que vous avez reçu d'eux lorsqu'ils vous ont nommés députés, vous a fait-il oublier qu'ils sont vos frères et vos concitoyens ? N'ont-ils pas le plus grand intérêt à avoir les yeux fixés sur vous ? Oubliez-vous que vous n'êtes que leurs représentants, leurs fondeurs de pouvoirs ? et prétendez-vous vous soustraire à leurs regards lorsque vous leur devez compte de toutes vos démarches et de toutes vos pensées ?.... Ah ! plutôt, que la présence de nos concitoyens nous inspire, nous anime ! elle n'ajoutera rien au courage de l'homme qui aime sa patrie et qui veut la servir, mais elle fera rougir le perfide et le lâche que le séjour de la cour ou la pusillanimité aurait déjà pu corrompre. »

Il fut un des premiers à provoquer l'organisation des gardes nationales, celles des communes et des départements, et fut nommé secrétaire des la première année.

Il prit part aux nombreux débats qui s'élevèrent lorsqu'on agita la proposition d'accorder au roi l'exercice du droit de paix et de guerre².

« Les nations, dit-il, ne sont pas créées pour la gloire des rois, et vous n'avez vu dans les trophées que de sanglants fardeaux pour les peuples.... »

« Jusqu'à ce jour l'Europe a présenté un spectacle affligeant de grandeur apparente et de misère réelle : on n'y comptait que des maisons de princes et des intérêts de familles ; les nations n'y avaient qu'une existence accessoire et précaire. On possédait un empire comme des troupeaux ; pour les menus plaisirs d'une fête, on ruinaît une contrée ; pour les pactes de quelques individus, on privait un pays de ses avantages naturels. La paix du monde dépendait d'une plénésie, d'une chute de cheval ; l'Inde et l'Amérique étaient plongées dans les calamités de la guerre pour la mort d'un enfant, et les rois se disputant son héritage, vidaient leur querelle par le duel des nations. »

Il finit par proposer un décret remarquable qui se terminait par ces mots :

« La nation française s'interdit dès ce moment d'entreprendre aucune guerre tendante à accroître son territoire. »

Cette proposition fait honneur au patriotisme éclairé de Volney, et l'Assemblée se hâta d'en consacrer le principe dans la loi qui intervint. Ce fut cette même année que, sur la proposition de Mirabeau, on s'occupa de la vente des domaines nationaux ; Volney publia dans le *Moniteur* quelques réflexions ou il pose ces principes :

« La puissance d'un Etat est en raison de sa population ; la population est en raison de l'abondance ; l'abondance est en raison de l'activité de la culture, et celle-ci en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire, de l'esprit de propriété ; d'où il suit que plus le cultivateur se rapproche de l'état passif de mercenaire, moins il a d'industrie et d'activité ; au contraire, plus il est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe les forces et les produits de la terre et la richesse générale de l'Etat. »

En suivant ce raisonnement si juste et si péremptoire, on arrive naturellement à cette conséquence, qu'un Etat est d'autant plus puissant qu'il compte un plus grand nombre de propriétaires, c'est-à-dire, une plus grande division de propriétés.

Jamais aucune assemblée législative n'avait offert une plus belle réunion d'orateurs célèbres. Dans les discussions importantes, ils se pressaient en foule à la tribune ; tous brulaient du désir de soutenir la cause de la liberté, mais de cette liberté sage et limitée, premier droit des peuples.

Tout le monde connaît ce mouvement oratoire de Mirabeau dans une discussion relative au clergé : *Je vois d'ici la fenêtre d'où la main sacrilège d'un de nos rois, etc.*..... mais peu de personnes savent à qui ce mouvement oratoire fut emprunté. Vingt députés assiégaient les degrés de la tribune nationale. « Vous aussi ! » dit Mirabeau à Volney, qui tenait un discours à la main. — Je ne vous retarderai pas longtemps. — Montrez-moi ce que vous avez à dire.... Cela est beau, su-blime.... mais ce n'est pas avec une voix faible, une physionomie calme, qu'on tire parti de ces choses-là ; donnez-les-moi. » Mirabeau foudra dans son discours le passage relatif à Charles IX, et en tira un des plus grands effets qu'ait jamais produits l'éloquence.

C'était peu pour le représentant du peuple de se dévouer tout entier aux intérêts de son pays, il sacrifiait encore ses veilles à l'instruction de ses concitoyens.

Amant passionné de la liberté, ennemi déclaré de tout pouvoir absolu, Volney reconnut qu'il n'y avait que la raison qui pût terrasser le despotisme militaire et religieux. Dans le cours de ses longs voyages, il avait toujours vu la tyrannie croître en raison directe de l'ignorance. Il avait parcouru ces brûlantes contrées, asile des premiers chrétiens, et maintenant patrie des enfants de Mahomet. Il avait suivi avec terreur les traces profondes des maux enfantés par un fanatisme aveugle ; il avait vu les peuples d'autant plus ignorants qu'ils étaient plus religieux, d'autant plus esclaves et victimes de préjugés absurdes qu'ils étaient plus attachés à la foi mensongère de leurs aïeux. Il avait vu les hommes plus ou moins plongés dans d'épaisses ténèbres ; il conçut le hardi projet de les éclairer du flambeau de la saine philosophie. C'était s'imposer la tâche de saper jusque dans sa base le monstrueux édifice des préjugés et des superstitions ; il fallait pulvériser les traditions absurdes, les prophéties mensongères, réfuter toutes les saintes fables, et parler enfin aux hommes le langage de la raison. Il médita longtemps ce sujet important, et publia³ le fruit de ses réflexions sous le titre de *Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*.

Dans ce bel ouvrage⁴, « il nous ramène à l'état primitif de l'homme, à sa condition nécessaire dans l'ordre général de l'univers ; il recherche l'origine des sociétés civiles et les causes de leurs formations, remonte jusqu'aux principes de l'élevation des peuples et de leur abaissement, développe les obstacles qui peuvent s'opposer à l'amélioration de

¹ *Moniteur* du 28 mai 1789.

² *Moniteur* du 20 mai 1790.

³ En 1791.

⁴ *Historiet, Discours de réception à l'Académie.*

cère, avait critiqué franchement un livre que le président avait publié quelque temps avant d'être élevé à la magistrature quinquennale. On attribua généralement à une petite rancune d'auteur une persécution injuste et absurde que Volney eut à essuyer. Il fut accusé d'être l'agent secret d'un gouvernement dont la hache n'avait cessé de frapper des hommes qui, comme lui, étaient les amis sincères d'une liberté raisonnable. On prétendit qu'il avait voulu livrer la Louisiane au Directoire; tandis qu'il avait publié ouvertement que, suivant lui, l'invasion de cette province était un faux calcul politique.

Ce fut dans ce même temps qu'il fut en butte aux attaques du docteur Priestley, aussi célèbre par ses talents que remarquable par une manie de catechiser que l'incendie de sa maison à Londres n'avait pu guérir. Le physicien anglais n'avait pu lire de sang-froid quelques pages des *Ruines* sur les diverses croyances des peuples. Pour s'être placé entre deux sectes également extrêmes, il se croyait modéré, quoiqu'il proscrivit, avec toute la violence des hommes les plus exagérés, quiconque ne reconnaissait pas avec lui la divinité des Écritures, et ne niait pas celle de Jésus-Christ. Priestley, peut-être jaloux de la réputation de Volney, ne négligea aucun moyen de l'engager dans une controverse suivie, voulant sans doute profiter de la célébrité du philosophe français pour mieux établir la sienne : le sage voyageur n'opposa d'abord aux attaques souvent grossières du savant anglais que le plus imperturbable silence; mais enfin, pressé vivement par des diatribes où il était traité d'ignorant et de Hottentot, Volney dut se décider à répondre, et ce fut pour dire qu'il ne répondrait plus. Dans cette réponse peu connue¹, il n'opposa aux grossièretés de son adversaire qu'une froide ironie, tempérée par l'urbanité française et soutenue par le langage de la raison; et il refusa de faire sa profession de foi, « parce que, disait-il, soit sous l'aspect « politique, soit sous l'aspect religieux, l'esprit de doute se « lie aux idées de liberté, de vérité, de génie, et l'esprit de « certitude aux idées de tyrannie, d'abrutissement et d'igno- « rance. »

Ce concours de persécutions dégoûtait Volney de son séjour aux États-Unis, lorsque ayant reçu la nouvelle de la mort de son père, il fit ses adieux à la terre de la liberté, pour venir saluer le sol de la patrie.

A peine arrivé en France², son premier soin fut de renoncer à la succession de son père en faveur de sa belle-mère, pour laquelle il avait toujours eu les sentiments d'un fils, parce qu'elle lui avait montré dans plusieurs occasions la sollicitude d'une mère.

Volney avait signalé son retour d'Égypte par la publication de son Voyage; on s'attendait généralement à voir paraître la relation de celui qu'il venait de faire en Amérique : cette espérance fut en partie déçue.

A l'époque de l'affranchissement des États-Unis, cette belle contrée attirait l'attention générale; chacun, fasciné par l'enthousiasme de la liberté, y voyait un pays naissant, mais déjà riche à son aurore de tous les fruits de l'âge mûr. C'était, suivant la plupart, le modèle de tout gouvernement; mais suivant Volney, ce n'était qu'une séduisante chimère. Il avait tout vu en homme impartial; il était revenu riche de remarques neuves, d'observations savantes : il conçut le plan d'un grand ouvrage où il aurait observé la crise de l'indépendance dans toutes ses phases, où il aurait traité successivement des diverses opinions qui partagent les Américains, de la politique de leur nouveau gouvernement, de l'extension probable des États, malgré leur division sur quelques points; enfin il aurait cherché à faire sentir l'erreur romantique des écrivains modernes, qui appellent peuple neuf et vierge une réunion d'habitants de la vieille Europe, Allemands, Hollandais et surtout Anglais des trois royaumes. Mais cet important ouvrage, dont cependant plusieurs parties étaient achevées, demandait un grand travail et surtout beaucoup de temps dont les affaires publiques et privées ne lui permirent pas de disposer; et d'ailleurs ses opinions différaient sur beaucoup de points de celles des publicistes américains, peut-être fut-il aussi arrêté par la crainte trop fondée de se faire de nouveaux

ennemis. Il se détermina donc à ne publier que le *Tableau du climat et du sol des États-Unis*.

Le *Voyage en Égypte et en Syrie* avait eu un si brillant succès, que ce ne fut qu'avec défiance que Volney publia le résultat des observations qu'il avait faites en Amérique. Ce dernier ouvrage fut aussi bien accueilli que le premier. L'auteur y embrasse d'un coup d'œil ces vastes régions herissées de montagnes inaccessibles et couvertes d'immenses forêts; il en trace le plan topographique d'une main hardie; il analyse avec sagacité les variations du climat. Sa définition pittoresque des vents est surtout remarquable. « Il n'a pas songé « à les personnifier, et cependant, a dit un écrivain³, ils prennent dans ses descriptions animées une sorte de forme et « de stature homériques. Ce sont des puissances : les fleuves « et le continent sont leur empire; ils commandent aux nuages, et les nuages, comme un corps d'armée, se rallient sous « leurs ordres. Les montagnes, les plaines, les forêts descendent viennent le théâtre bruyant des combats. L'exposition des « marches, des contre-marches de ces tumultueux courants « d'air, qui se brisent les uns contre les autres dans des chocs « épouvantables, ou qui se précipitent entre les monts à pic « avec une impétuosité retentissante; tout ce désordre de « l'atmosphère produit un effet qui saisit à la fois l'âme et « les sens, et les fait tressaillir d'émotions nouvelles devant « ces nouveaux objets de surprise et de terreur. »

Dans cet ouvrage, comme dans son *Voyage en Égypte et en Syrie*, Volney ne se borne pas à une simple description des pays qu'il parcourt : il se livre à des considérations élevées; l'utilité des hommes est toujours le but de ses recherches. L'étude qu'il avait faite de la médecine lui donnait un grand avantage sur tous les voyageurs qui l'avaient précédé; il était plus à même de juger du climat, d'analyser la salubrité de l'air : il nous retrace les effets de la peste, de la fièvre jaune; il en recherche les diverses causes, et s'il ne nous indique pas des moyens de guérir ces terribles épidémies, du moins nous apprend-il comment on pourrait les prévenir.

Différent des autres voyageurs, Volney ne nous entretient jamais de ses aventures personnelles; il évite avec soin de se mettre en scène, et ne parle même pas des dangers qu'il a courus. Ce n'est cependant qu'exposé à des périls de toute espèce qu'il a pu voyager dans les pays ravagés de l'Orient et dans les sombres forêts de l'Amérique. Il avait d'autant plus à craindre la cruauté des hommes et les attaques des bêtes féroces, qu'il négligeait de prendre les précautions les plus simples qu'indique la prudence; aussi n'échappa-t-il plusieurs fois que par miracle. En traversant une des forêts des États-Unis, il s'endormit au pied d'un chêne; à son réveil, il secoua son manteau, et resta pétrifié à la vue d'un serpent à sonnettes. L'effreux reptile, troublé dans son repos, s'élança et disparut parmi les arbres; on n'entendait plus le bruit de ses écailles, avant que Volney, glacé de terreur, eût songé à s'enfuir.

Pendant ce voyage, on avait créé en France ce corps littéraire qui sut en peu d'années se placer au premier rang des sociétés savantes de l'Europe. L'illustre voyageur fut appelé à siéger à l'Académie : cet honneur lui avait été décerné pendant son absence; il y acquit de nouveaux droits en publiant les observations qu'il avait faites aux États-Unis.

Trois années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté la France, et les orages politiques n'étaient pas apaisés : les factions s'agitaient encore et dominaient tour à tour. Volney ne voulut pas repaître sur la scène politique, et chercha dans l'étude des consolations contre les peines que lui causaient les malheurs de sa patrie.

A peu près vers cette époque, il vit arriver chez lui le général Bonaparte, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années, et que le mouvement des partis avait fait priver de son grade. « Me voilà sans emploi, dit-il à Volney; je me console « de ne plus servir un pays que se disputent les factions. Je ne « puis rester oisif; je veux chercher du service ailleurs. Vous « connaissez la Turquie; vous y avez sans doute conservé des « relations; je viens vous demander des renseignements, et

¹ Voyez page 98.

² En juin 1798.

³ Laya, Discours de l'Académie.

ait tracer la double nomenclature arabe et française : au premier coup d'œil la chose fut jugée impraticable à cause de la différence des prononciations. Volney fut invité à faire l'application de son système; mais il n'y consentit qu'à condition qu'il serait préalablement examiné par un comité de savants; ne voulant pas, disait-il, hasarder l'honneur d'un monument public pour une petite vanité personnelle. On nomma une commission de douze membres, et le nouveau système de transcription européenne fut admis à une grande majorité.

Ce nouveau succès fut une douce récompense de ses utiles travaux. Il continua de diriger ses recherches vers cette nouvelle branche de savoir, et publia successivement plusieurs autres écrits, où il continua de présenter des développements nouveaux à sa première idée philanthropique de concourir à rapprocher tous les peuples; nous avons de lui *l'Hebreu simplifié*, *l'Alphabet européen*, un *Rapport sur les vocabulaires comparés du professeur Pallas*, et un *Discours sur l'étude philosophique des langues*.

La suppression de l'école normale avait mis fin aux cours d'histoire que Volney avait ouverts d'une manière si brillante; mais elle n'avait pas interrompu ses nombreuses et profondes recherches sur les anciens historiens. Des 1781, il avait soumis à l'Académie un essai sur la chronologie de ces premiers peuples dont il avait été observer les monuments et les traces dans les pays qu'ils avaient habités. En 1814, il publia ses *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*. Il y interrogea tour à tour les plus anciennes traditions, les combat les unes par les autres, et par un système continu de comparaison, il parvint à dégager les faits des nombreuses fables qui les dénaturaient. Peu d'historiens résistent à cette espèce d'enquête juridique; c'est dans leur propre arsenal qu'il va chercher des armes pour les combattre, et il le fait d'une manière victorieuse. Il s'attache surtout à résoudre le grand problème assyrien, et le résout à l'honneur d'Hérodote, qui est démontré l'auteur le plus profond et le plus exact des anciens. Cet ouvrage, fruit d'un travail immense et preuve d'une érudition profonde, eût suffi pour la gloire de Volney.

L'étude opiniâtre à laquelle il se livrait sans cesse abrégé ses jours. Sa santé, qui avait toujours été délicate, devint languissante, et bientôt il sentit approcher sa fin; elle fut digne de sa vie.

« Je connais l'habitude de votre profession, dit-il à son médecin trois jours avant de mourir; mais je ne veux pas que vous traitiez mon imagination comme celle des autres malades. Je ne crains pas la mort. Dites-moi franchement ce que vous pensez de mon état, parce que j'ai des dispositions à faire. » Le docteur paraissant hésiter : « J'en sais assez, » reprit Volney; faites venir un notaire. »

Il dicta son testament avec le plus grand calme; et n'abandonnant pas à son dernier moment l'idée qui n'avait cessé de l'occuper pendant vingt-cinq ans, et craignant sans doute que ses essais ne fussent interrompus après lui, il consacra

une somme de vingt-quatre mille francs pour fonder un prix annuel de douze cents francs pour le meilleur ouvrage sur l'étude philosophique des langues.

Volney mourut le 25 avril 1820; les regrets de toute la France se sont mêlés aux larmes d'une épouse, modèle de son sexe, dont la bienfaisance fait oublier aux pauvres la perte de leur protecteur, et dont les vertus rappellent les qualités de celui dont elle sut embellir la vie.

Parvenu aux honneurs et à une brillante fortune, et ne les devant qu'à ses talents supérieurs, Volney n'en faisait usage que pour rendre heureux tous ceux qui l'entouraient. Il se plaisait surtout à encourager et à secourir des hommes de lettres indigents. Le malheureux pouvait réclamer l'appui de ce citoyen vertueux, qui ne résistait jamais au plaisir d'être utile.

Dans sa carrière politique, il se montra toujours ami sincère d'une liberté raisonnable, et ne devia jamais de ses principes de justice et de modération. Un de ses amis le félicitait un jour sur sa lettre à Catherine : « Et moi, je m'en suis repenti, dit-il aussitôt avec une sincérité philosophique. « Si, au lieu d'irriter ceux des rois qui avaient montré des dispositions favorables à la philosophie, nous eussions maintenu ces dispositions par une politique plus sage et une conduite plus modérée, la liberté n'eût pas éprouvé tant d'obstacles, ni coûté tant de sang. »

La modestie et la simplicité de son caractère et de ses mœurs ne l'abandonnerent jamais, et les honneurs dont il fut revêtu ne l'éblouirent pas un instant. « Je suis toujours le même, écrivait-il à un de ses intimes amis; un peu comme Jean la Fontaine, prenant le temps comme il vient et le monde comme il va; pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler *monsieur le comte*, mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes, et mon cachet dont je vous régale : deux colonnes asiatiques ruinées, d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblematique (fond d'argent), *oiseau voyageur*, mais *fidèle*, qui chaque année vient sur ma cheminée chanter printemps et liberté. »

On a souvent reproché à Volney un caractère morose et une sorte de disposition misanthropique, dont il avait montré des germes dans les premières années de sa vie. Ce reproche, il faut l'avouer, n'a pas toujours été sans fondement; ses dispositions furent quelquefois l'effet d'une santé trop languissante; peut-être aussi doit-on les attribuer à cette étude profonde qu'il avait faite du cœur humain, dans le cours de sa vie politique. « Malheur, a dit un sage, malheur à l'homme sensible qui a osé déchirer le voile de la société, et refuse de se livrer à cette illusion théâtrale si nécessaire à notre repos! son âme se trouve en vie dans le sein du néant; c'est le plus cruel de tous les supplices..... » Volney déchira le voile.

ADOLPHE BOSSANGE.

plus de hardiesse; que les traités mal remplis amèneraient des explications, des extensions, et enfin de nouvelles guerres; et telle a été la marche des affaires. Malgré les conventions de 1774, le passage des vaisseaux russes par le Bosphore a été un sujet renaissant de contestation et d'animosité. Par l'effet de cette animosité, la Porte a continué d'exciter les Tartares : par une suite de sa supériorité, la Russie a pris le parti de s'en délivrer, et elle les a chassés de la Crimée : de là des griefs nouveaux et multipliés. Le peuple, indigné du meurtre et de l'asservissement des vrais croyants, a hautement murmuré : le divan, alarmé des conséquences de l'envahissement de la Crimée, a frémi et menacé : arrêté par son impuissance, il a suscité sous main les barbares du Caucase. La Russie, usant d'une politique semblable, a opposé le souverain de Géorgie. Le divan a réclamé de prétendus droits; la Russie les a niés. L'hospodar de Moldavie, craignant le sort de Giska¹, a passé chez les Russes : autre réclamation de la Porte, autre déni de la Russie. Enfin l'apparition de l'impératrice aux bords de la mer Noire a donné une dernière secousse aux esprits, et les Turks ont déclaré la guerre.

Qu'arrivera-t-il de ce nouvel incident? je le demande à quiconque se fait un tableau vrai de l'état des choses. Ces Russes que la Turquie provoque ne sont-ils pas les mêmes qui, dans la guerre de 1769, ont, avec des armées de 30 et 40,000 hommes, contenu, dissipé, battu des armées de 60 et de 100,000 hommes? qui ont assiégé et pris des villes fortifiées, défendues par des garnisons aussi nombreuses que les assiégeants? qui ont envahi deux grandes provinces, pénétré au delà du Danube, et malgré la diversion d'une révolte dangereuse et d'une peste meurtrière, ont imposé à la Porte les lois qu'il leur a plu de dicter? Ces Turks, si ardents à déclarer la guerre, ne sont-ils pas les mêmes qui, par une ignorance absolue de l'art militaire, se sont attiré pendant six années la suite la plus continue d'échecs et de défaites? N'est-ce pas eux dont les armées, composées de paysans et de vagabonds assemblés à la hâte, sont commandées par des chefs sans lumières, qui ne connaissent l'ordre et les principes ni des marches, ni des campements, ni des sièges, ni des batailles? dont les guerriers, nus par le seul attrait du pillage, ne sont contenus par le frein d'aucune discipline, et tournent souvent leurs armes contre leurs chefs, et leur brigandage contre leur propre pays? Oui, sans doute, ce sont les mêmes : donc, par les mêmes raisons, les Russes battront les Turks dans cette guerre, comme ils les ont battus dans la dernière.

Mais, nous dit-on, depuis la paix les Turks s'éclaircissent chaque jour : avertis de leur faiblesse, ils commencent d'y remédier ; ils entretiennent des ingénieurs et des officiers français qui leur dressent des canonnières, leur exercent des soldats, leur fortifient des places; ils ont un renégat anglais qui depuis quelques années leur a fondu beaucoup de canons, de bombes et de mortiers; enfin, le vizir actuel, qui depuis son avènement se propose la guerre, n'a cessé d'en faire les préparatifs, et il n'est pas probable que tant de soins demeurent sans effet.

¹ Grégoire Giska, ci-devant hospodar de Moldavie, que la Porte fit assassiner, il y a quelques années, par un émissaire, à qui il avait donné l'hospitalité.

Je l'avoue, cela n'est pas probable pour quiconque n'a pas vu les Turks pour quiconque juge du cours des choses en Turquie par ce qui se passe en France et à Paris. Est-il permis de le dire? Paris est le pays où il est le plus difficile de se faire des idées justes en ce genre; les esprits y sont trop éloignés de cet entêtement de préjugés, de cette profondeur d'ignorance, de cette constance d'absurdité, qui font la base du caractère turk. Il faut avoir vécu des années avec ce peuple, il faut avoir étudié à dessin ses habitudes, en avoir même ressenti les effets et l'influence, pour prendre une juste idée de son moral, et en dresser un calcul probable : si, à ce titre, l'on me permet de dire mon sentiment, je pense que les changements allégués sont encore loin de se réaliser; je pense même que l'on s'exagère les soins et les moyens du gouvernement turk; les objets moraux grossissent toujours dans le lointain : il est bien vrai que nous avons des ingénieurs et des officiers à Constantinople; mais leur nombre y est trop borné pour y faire révolution, et leur manière d'y être est encore moins propre à la produire. L'on peut donc calculer ce qu'ils y feront, par ce qu'ils ont déjà fait dans la dernière guerre, et le public en a dans les mains un bon terme de comparaison. Quoi qu'en aient protesté les amateurs des Turks, il est constant que les Mémoires de Tott peignent l'esprit turk sous ses vraies couleurs. Je le dirai, sans vouloir troubler les mânes de deux ministres¹ : à voir la conduite qu'ils ont tenue avec cette nation, on peut assurer qu'ils ne l'ont jamais connue; cela doit sembler étrange dans celui qui avait passé douze années en ambassade à la Porte : mais l'on passerait la vie entière dans un pays, si l'on se tient clos dans son palais et que l'on ne fréquente que les gens de sa nation, l'on reviendra sans avoir pris de vraies connaissances : or c'est ne point connaître les hommes que d'employer, pour les changer, des moyens qui heurtent de front leurs préjugés et leurs habitudes, et tels sont ceux que l'on a tentés en Turquie : l'on avait affaire à un peuple fanatique, orgueilleux, ennemi de tout ce qui n'est pas lui-même : on lui a proposé pour modèle de réforme des usages qu'il hait : on lui a envoyé pour maîtres des hommes qu'il méprise. Quel respect un vrai musulman peut-il avoir pour un infidèle? Comment peut-il recevoir des ordres d'un ennemi du Prophète? — *Le muphti le permet, et le vizir l'ordonne. — Le vizir est un apostat, et le muphti un traître. Il n'y a qu'une loi, et cette loi défend l'alliance avec les infidèles.* Tel est le langage de la nation à notre égard : tel est même, quoi que l'on dise, l'esprit du gouvernement, parce que là, plus qu'ailleurs, le *gouvernement* est l'homme qui gouverne, et que cet homme est élevé dans les préjugés de sa nation. Aussi nos officiers ont essayé et essuient encore mille contrariétés et mille désagréments : on ne les voit qu'avec murmure; on ne leur obéit que par contrainte : ils ont besoin de gardes pour commander, d'interprètes pour se faire entendre; et cet appareil qui montre sans cesse l'étranger, reporte l'odieux de sa personne sur ses ordres et sur son ouvrage. Pour vaincre de si grands obstacles il faudrait, de la part du divan, une subversion de prin-

¹ Le duc de Choiseul et le comte de Vergennes.

de nonner aux emplois; les vizirs de vendre à l'encan les gouvernements et les places; les pachas de piller les sujets et d'appauvrir les provinces; le divan de suivre ses maximes d'orgueil et d'intolérance; le peuple et les troupes de se livrer à leur fanatisme et de demander la guerre; les généraux de la faire sans intelligence, et de perdre des batailles, jusqu'à ce que par une dernière secousse, cet édifice incohérent de puissance, privé de ses appuis et perdant son équilibre, s'écroule tout à coup en débris, et ajoute l'exemple d'une grande ruine à tous ceux qu'a déjà vus la terre.

Tel a été en effet et tel sera sans doute le sort de tous les empires, non par la nécessité occulte de ce fatalisme qu'allèguent les orateurs et les poètes, mais par la constitution du cœur de l'homme et le cours naturel de ses penchans : interrogez l'histoire de tous les peuples qui ont fondé de grandes puissances; suivez la marche de leur élévation, de leurs progrès et de leur chute, et vous verrez que dans leurs mœurs et leur fortune tous parcourent les mêmes phases, et sont régis par les mêmes mobiles que les individus des sociétés. Ainsi que des particuliers parvenus, ces peuples d'abord obscurs et pauvres s'agitent dans leur détresse, s'excitent par leurs privations, s'encouragent par leurs succès, s'instruisent par leurs fautes, et arrivent enfin, par adresse ou par violence, au faite des grandeurs et de la fortune. Mais ont-ils atteint les jouissances où aspirent tous les hommes, bientôt la satiété remplace les desirs; bientôt, faute d'aliments, leur activité cesse, leurs chefs se dégoûtent des affaires qui les fatiguent, ils s'ennuient des soins qui ont élevé leur fortune, ils les abandonnent à des mains mercenaires, qui n'ayant point d'intérêt direct, malversent et dissipent, jusqu'à ce que les mêmes circonstances qui les ont enrichis suscitent de nouveaux parvenus qui les supplantent à leur tour. Tel est le cours naturel des choses : être privé et désirer, se tourmenter pour obtenir, se rassasier et languir, voilà le cercle autour duquel sans cesse monte et descend l'inquiétude humaine; nous avons vu que les Turks en ont parcouru la plus grande partie : voyons à quel point se trouvent placés leurs adversaires les Russes.

Il n'y a pas encore un siècle révolu que le nom des Russes était presque ignoré parmi nous. L'on savait, par les récits vagues de quelques voyageurs, qu'au delà des limites de la Pologne, dans les forêts et les glaces du nord, existait un vaste empire dont le siège était à Moskou. Mais ce que l'on apprenait de son climat odieux, de son régime despotique, de ses peuples barbares, ne donnait pas de hautes idées de sa puissance; et l'Europe, fière de la politesse de ses cours et de la civilisation de ses peuples, dédaignant de compter les tsars au rang de ses rois, rejetait les Moscovites parmi les autres barbares de l'Asie.

Cependant le cours insensible et graduel des événements préparait un nouvel ordre de choses. Divisée longtemps, comme la France, en plusieurs États; déchirée longtemps par des guerres étrangères ou civiles; la Russie, enfin rassemblée sous une même puissance, n'avait plus qu'un même intérêt, et ses forces, dirigées par une seule volonté, commençaient à devenir imposantes : l'art de les employer manquait encore, mais l'on en soupçonnait l'exis-

tence : des guerres avec la Pologne et la Suède avaient fait sentir la supériorité des arts de l'Occident, et depuis deux règnes, on tentait de les introduire dans l'empire. Les tsars Michel et Alexis avaient appelé à leur cour des artistes et des militaires d'Allemagne, de Hollande, d'Italie; et déjà l'on voyait à Moskou des fondeurs de canons, des fabricants de poudre, des ingénieurs, des officiers, des bijoutiers et des imprimeurs d'Europe.

A cette époque, si l'on eût tenté de former des conjectures sur la vie future de cet empire, l'on eût dit que par son éloignement de l'Europe, il aurait peu d'influence sur notre système; que par la position de sa capitale au sein des terres, son cabinet n'entreprendrait pas des relations bien vives avec les nôtres; que par la difficulté de ses mers il ne formerait jamais une puissance maritime; que par l'état civil de la nation et le partage des hommes en serfs et en maîtres, il n'aurait jamais d'énergie; que par la concentration des richesses en un petit nombre de mains, toute l'activité se porterait vers les arts frivoles; qu'en un mot cet empire, par la nature de son gouvernement et les mœurs de son peuple, serait purement un empire asiatique, dont l'existence imiterait celle de l'Indostan et de la Turquie. L'événement a trompé ces conjectures; mais pour mettre l'art en défaut, il a fallu le concours des faits les plus extraordinaires; il a fallu que le hasard portât sur le trône un prince qui n'y était pas destiné : il a fallu que le hasard conduisit près de lui un homme obscur qui lui donnât la passion des mœurs et des arts de l'Europe; il a fallu que ce prince, malgré les vices de son éducation et le poison du pouvoir arbitraire, conservât la plus grande énergie de caractère; en un mot, il a fallu l'existence et le règne de Pierre I^{er}; et l'on conviendra que si les probabilités ne sont jamais trompées que par de semblables événements, elles ne se trouveront pas souvent en défaut.

Quand on se rend compte de ce qui s'est passé depuis quatre-vingts ans en Russie, l'on s'aperçoit que le règne du tsar Pierre I^{er} a réellement été pour cet empire l'époque d'une existence nouvelle, et qu'il a commencé pour lui une période qui marche en sens inverse de l'empire turk, c'est-à-dire que pendant que la puissance et les forces de l'un vont décroissant, les forces et la puissance de l'autre vont croissant chaque jour. L'on en peut suivre les progrès dans toutes les parties de leur constitution. Au commencement du siècle, les Russes n'avaient point d'état militaire; dès 1709, ils battaient les Suédois à Pultava, et en 1756, dans la guerre de Prusse, ils acquéraient jusque par leurs défaites la réputation des secondes troupes de l'Europe. Dans le même intervalle, la milice des Turks s'abatardissait, et le sultan Mahmoud énervait les janissaires, qu'il craignait, en les dispersant dans tout l'empire, et en faisant noyer leur élite. Au commencement du siècle, les Russes n'avaient pour toute marine que des chaloupes sur leurs lacs : maintenant ils ont des vaisseaux de tout rang sur toutes leurs mers : les Turks, restés au même point qu'il y a cent ans, savent encore à peine se servir de la boussole. Depuis le commencement du siècle, le gouvernement russe a beaucoup travaillé à améliorer son régime intérieur; il a accru ses revenus, sa population, son commerce. Pendant le même espace, les Turks ont

tique, ils n'en sont pas moins honteux. Si l'ambassadeur marche dans les rues de Constantinople, le moindre janissaire s'arroge le pas sur lui, comme pour lui signifier que le dernier des musulmans vaut mieux que le premier des infidèles. Les gardes mêmes qu'il entretient à sa porte restent fièrement assis quand il passe, et jamais on n'a pu abolir cet indécent usage : il a fallu les plus longues disputes pour sauver un pareil affront dans les audiences du vizir. Enfin, l'on régla qu'il entrerait en même temps que l'ambassadeur; mais quand celui-ci sort, le vizir ne se lève point, et l'on n'imagine pas toutes les ruses qu'il emploie dans chaque visite pour l'humilier. Passons sur les dégoûts de la vie prisonnière que les ambassadeurs mènent à Constantinople : si du moins leur personne était en sûreté ! mais les Turks ne connaissent point le droit des gens, et ils l'ont souvent violé : témoin l'ambassadeur de France, M. de Sauci, qui, sur le soupçon d'avoir connivé à l'évasion d'un prisonnier, fut lui-même mis en prison, et y resta quatre mois; témoin M. de la Haie qui, portant la parole pour son père, ambassadeur de Louis XIV, fut, par ordre du vizir, frappé si violemment au visage, qu'il en perdit deux dents : l'outrage ne se borna pas là, *on le jeta dans une prison si infecte*, dit l'historien qui raconte ces faits ¹, *que souvent les mauvaises vapeurs éteignaient la chandelle. On saisit aussi l'ambassadeur même, et on le tint également prisonnier deux mois, au bout desquels il n'obtint la liberté qu'avec des présents et de l'argent.* Si ces excès n'ont pas ménagé des têtes aussi respectables, que l'on juge des traitements auxquels sont exposés les subalternes. Aussi a-t-on vu, en 1769, deux de nos interprètes à Saïde recevoir une bastonnade de 500 coups, pour laquelle on paye encore à l'un d'eux une pension de 500 livres. En 1777, M. Boriés, consul d'Alexandrie, fut tué d'un coup de pistolet dans le dos; et peu auparavant, un interprète de cette même échelle avait été enlevé et conduit à Constantinople, où, malgré les réclamations de l'ambassadeur, il fut secrètement étranglé.

A notre honte, ces outrages et beaucoup d'autres sont restés sans vengeance. On les a dissimulés par un système qui prouve que l'on ne connaît point le caractère des Turks : on a cru, par ces ménagements, les rendre plus traitables; mais la modération qui, avec les hommes polis, a de bons effets, n'en a que de fâcheux avec les barbares : accoutumés à devoir tout à la violence, ils regardent la douceur comme un signe de faiblesse, et ne rendent à la complaisance que des mépris. Les Européens qui vont en Turquie ne tardent pas d'en faire la remarque : bientôt ils éprouvent que cet air affable, ces manières prévenantes qui, parmi nous, excitent la bienveillance, n'obtiennent des Turks que plus de hauteur : on ne leur en impose que par une contenance sévère, qui annonce un sentiment de force et de supériorité. C'est sur ce principe que notre gouvernement eût dû régler sa conduite avec les Turks; et il devait y apporter d'autant plus de rigueur, que jamais leur alliance avec nous ne fut fondée sur une amitié sincère,

mais bien sur cette politique perfide dont ils ont usé dans tous les temps : partout, pour détruire leurs ennemis, ils ont commencé par les désumir et par s'en allier quelques-uns, pour avoir moins de forces à combattre. S'ils eussent subjugué l'Autriche, nous eussions vu à quoi eût abouti notre alliance. Le vizir Kiouperli le fit assez entendre à M. de la Haie. Cet ambassadeur lui ayant fait part des succès de Louis XIV contre les Espagnols dans la guerre de Flandre : *Que m'importe*, reprit fièrement le vizir, *que le chien mange le porc, ou que le porc mange le chien, pourvu que les affaires de mon maître prospèrent* ¹; par où l'on voit clairement le mépris et la haine que les Turks portent également à tous les Européens.

D'après ces dispositions, nous eussions dû, à notre tour, dédaigner une semblable alliance, et lui en substituer une plus conforme à nos mœurs. La Russie, comme je l'ai dit, réunissait pour nous toutes les convenances : par sa position, elle remplissait le même objet politique que la Turquie, et elle le remplissait bien plus efficacement par sa puissance. Nous y trouvions une cour polie, passionnée pour nos usages et notre langue, et nous pouvions compter sur une considération distinguée et solide. Nous avons négligé ces avantages; mais il est encore temps de les renouveler; la prudence nous le conseille; les circonstances même nous en font la loi. Puisqu'il est vrai que l'ancien équilibre est détruit, il faut tendre à en former un nouveau; et, j'ose l'assurer, celui qui se prépare nous est favorable. En effet, dans le partage éventuel de la Turquie entre l'empereur et l'impératrice, il ne faut pas s'en laisser imposer par l'accroissement qu'en recevront leurs Etats, ni mesurer la force politique qu'ils en retireront par l'étendue géographique de leur acquisition. L'on peut s'assurer, au contraire, que, dans l'origine, leur conquête leur sera onéreuse, parce que le pays qu'ils prendront exigera des avances : ce ne sera que par la suite du temps qu'il produira ses avantages, et ce temps amènera d'autres rapports et d'autres circonstances. Du moment que la Russie et l'Autriche se trouveront limitrophes, l'intérêt qui les a unies les divisera, et leur jalousie réciproque rendra l'équilibre à l'Europe.

Déjà même l'on suppose que le partage pourra la faire naître au sujet de Constantinople. Il est certain que la possession de cette ville entraîne de tels avantages, que le parti qui l'obtiendra aura une prérogative marquée : si l'empereur la cède, il peut se croire lésé : si l'impératrice ne l'obtient, la conquête est inutile. Le canal de Constantinople étant la seule issue de la mer Noire vers la Méditerranée, sa possession est indispensable à la Russie, dont les plus belles provinces débouchent dans la mer Noire, par le Don et le Niéper : d'autre part, les États de l'empereur ont aussi leur issue naturelle sur cette mer; car le Danube, qui, par lui-même ou par les rivières qu'il reçoit, est la grande artère de la Hongrie et de l'Autriche; le Danube, dis-je, y prend son embouchure. Il semble donc que

¹ Voyez l'*Histoire de l'état de l'empire ottoman*, par Paul Ricaut, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre, c. 19. Ce livre est sans contredit le meilleur que l'on ait fait sur la Turquie.

¹ Mahomet, disent les musulmans, a reçu de Dieu l'empire de la terre, et quiconque n'est pas son disciple, doit être son esclave. Quand les Turks veulent louer le roi de France, ils disent : *C'est un sujet soumis* : et il n'y a pas trois ans que le style de la chancellerie de Maroc était : *A l'infidèle qui gouverne la France*.

plus que de celui des puissances étrangères, que nous devons tirer nos moyens de sûreté; et ce serait bien plus la honte du gouvernement que celle de la nation, si jamais nous avions à redouter les Autrichiens ou les Russes.

Mais, disent nos politiques, nous devons nous opposer à l'invasion de la Turquie, parce qu'il convient à notre commerce que cet empire subsiste dans son état actuel, et que si l'empereur et l'impératrice s'y établissent, ils y introduiront des arts et une industrie qui rendront les nôtres inutiles.

Avant de répondre à cette difficulté, prenons d'abord quelque idée de ce commerce, et commençons par la manière dont il se fait.

Après le commerce de la Chine et du Japon, il n'en est point qui soit embarrassé de plus d'entraves, et soumis à plus d'inconvénients, que le commerce des Européens en général, et des Français en particulier, dans la Turquie. D'abord, par une sorte de privilège exclusif, il est tout entier concentré dans la ville de Marseille : toutes les marchandises d'envoi et de retour sont obligées de se rendre à cette place, quelle que puisse être leur destination : ce n'est pas qu'il soit défendu aux autres ports de la Méditerranée et même de l'Océan d'expédier directement en Levant; mais l'obligation imposée à leurs vaisseaux de venir relâcher et de faire quarantaine à Marseille, détruit l'effet de cette permission. De toutes les raisons dont on étaye ce privilège, la meilleure est la nécessité de se précautionner contre la peste. Ce fléau, devenu endémique dans le pays des musulmans, a contraint les États chrétiens adjacents à la Méditerranée, de soumettre leur navigation à des réglemens fâcheux pour le commerce, mais indispensables à la sûreté des peuples : par ces réglemens, tout vaisseau venant de Turquie ou de la Barbarie, est interdit de toute communication immédiate, et mis en séquestre, lui, son équipage et sa cargaison. C'est ce que l'on appelle *quarantaine*, par une dénomination tirée du nombre des jours crus nécessaires à purger le soupçon de contagion. D'ailleurs le temps varie depuis dix-huit jours jusqu'à plusieurs mois, selon des cas que déterminent les ordonnances. Afin que ce séquestre s'observât avec sûreté et commodité, l'on a formé des espèces de parcs encints de hautes murailles, où les voyageurs sont reçus dans un vaste édifice et les marchandises étalées sous des hangars, où l'air les purifie : c'est ce que l'on appelle *lazarets, maisons de santé, ou infirmeries*. Or comme ces lazarets, outre la dépense de leur construction et de leur entretien, coûtent encore des soins et des précautions extraordinaires, chaque État en a restreint le nombre le plus qu'il a été possible, afin d'ouvrir moins de portes à un ennemi aussi dangereux que la peste. Par cette raison, Toulon et Marseille sont les seuls ports de France qui aient un lazaret; et comme celui de la première ville est affecté à la marine militaire, celui de la seconde est le seul qui reste au commerce. Les États de Languedoc ont proposé d'en établir un à Cette; mais Marseille a si bien fait valoir l'exactitude et l'intelligence de son lazaret, si bien fait redouter l'inexpérience d'un nouveau, que l'on n'a rien osé entreprendre. Sans doute le motif de ce refus est louable, mais la chose n'en est pas moins fâcheuse; c'est un grave inconvénient que ce séquestre, qui

consume en frais le négociant, et perd un temps précieux pour la marchandise; c'est une précaution odieuse que celle qui interdit à l'homme depuis longtemps absent, fatigué de la mer et de pays barbares, qui lui interdit sa terre natale et sa maison, qui le confine dans une prison sévère, où à la vérité on ne lui refuse pas la vue de ses parents et de ses amis, mais où, par une privation qui devient plus sensible, il les voit sans pouvoir jouir de leurs embrassements; où, au lieu des bras tendus de ceux qui lui sont chers, il ne voit s'avancer à travers une double grille de fer, qu'une longue tenaille de fer qui reçoit ce qu'il veut faire passer, et avant de le remettre à la main qui l'attend, le plonge dans du vinaigre, comme pour reprocher au voyageur d'être un être impur, capable de communiquer la mort à ceux qu'il aime davantage. Et d'où viennent tant d'entraves, sinon de cet empire que l'on veut conserver? Qui jamais avant les Ottomans avait osé parler sur la Méditerranée de lazarets et de peste? C'est avec ces barbares que sont venus ces fléaux; ce sont eux qui, par leur stupide fanatisme, perpétuent la contagion en renouvelant ses germes : ah ! ne fût-ce que par ce motif, puissent périr leurs gouvernements ! puissent à leur place s'établir d'autres peuples, et que la terre et la mer soient affranchies de leur esclavage !

C'est un esclavage encore que l'existence de nos négociants dans la Turquie. Isolés dans l'enceinte de leurs kans, chaque instant leur rappelle qu'ils sont dans une terre étrangère et chez une nation ennemie. Marchent-ils dans les rues, ils lisent sur les visages ces sentiments d'aversion et de mépris que nous avons nous-mêmes pour les Juifs. Par le caractère sauvage des habitants, les douceurs de la société leur sont interdites; ils sont privés même de celle du climat, parce que le vice du gouvernement rend l'habitation de la campagne dangereuse. Ils restent donc dans leurs kans, où souvent un soupçon de peste, une alarme d'émeute les tient clos comme dans une prison, et l'état des choses qui règnent dans cet intérieur n'est pas propre à y rendre la vie agréable. D'abord les femmes en sont presque bannies par une loi qui ne permet qu'au consul seul d'y avoir la sienne, et qui lui enjoint de renvoyer en France quiconque se marierait ou serait déjà marié. L'intention de cette loi a pu être bonne; les échelles n'étant le plus souvent composées que de jeunes facteurs et commis célibataires, l'on a voulu prévenir les dangers que courrait avec eux un homme marié : en outre, ces jeunes gens arrivant sans fortune, on a voulu les empêcher de s'arrière en contractant des mariages nécessairement onéreux dans un pays où les femmes sont sans biens, et où l'on ne trouve le plus souvent à épouser que la fille du boulanger, du blanchisseur, ou de tout autre ouvrier de la nation. Aussi, pour abrégé cette vie de crainte, avait-on, par une autre loi, limité les résidences à dix ans, supposant que si, dans cet espace, le facteur n'avait pas fait fortune, il ne la ferait jamais. Mais à quels abus n'a-t-on pas exposé les jeunes gens dans un pays où la police interdit toute ressource par les peines les plus terribles? Au milieu de tant de privations, nos négociants prennent nécessairement des habitudes singulières, qui leur ont donné à Marseille, sous le nom de *Koadjes*¹, une réputation spéciale d'indolence,

¹ C'est le terme appellatif d'un négociant quelconque en Syrie et en Egypte; il est persan, et signifie *vieillard, senior*.

avanies imposées sur les ouvriers, les marchandises deviennent trop chères; témoin les toiles d'Égypte et les *bours* d'Alep : que par le monopole qu'exercent les pachas, nous ne pouvons pas même profiter du bon prix de la denrée; témoin en Égypte le riz, le séné, le café, dont le prix naturel est doublé par des droits arbitraires; témoin les cotons de Galilée et de Palestine, que Djezzâr pacha, qui les accapare, surcharge de 10 piastres par quintal; témoin encore les cendres de Gaze, qui pourraient alimenter à vil prix les savonneries de Marseille, mais que l'aga vend trop cher, quoique les Arabes les lui livrent presque pour rien : enfin, par l'instabilité des fortunes et la ruine subite des naturels, souvent les créances de nos négociants sont frustrées, et toujours leurs recouvrements sont difficiles. Que si, au contraire, la Turquie était bien gouvernée, l'agriculture étant florissante, les denrées seraient abondantes, et nous aurions plus d'objets d'échanges; si les sujets avaient une propriété sûre et libre, il y aurait concurrence à nous vendre, et nous achèterions à meilleur marché : l'aisance étant plus générale, la consommation de nos marchandises serait plus grande; or, puisque l'esprit du gouvernement turk ne permet pas d'espérer une pareille révolution, l'on peut soutenir l'inverse de la proposition avancée, et dire que l'état actuel de la Turquie, loin d'être favorable à notre commerce, lui est absolument contraire.

L'on ajoute que si l'empereur et l'impératrice s'établissent dans la Turquie, ils y introduiraient des arts et une industrie qui y rendront les nôtres inutiles, et qui détruiront par conséquent notre commerce.

Pour bien apprécier cette objection, il faut remarquer que notre commerce avec la Turquie consiste en échanges, dans lesquels tout l'avantage est de notre côté; car tandis que nous ne portons aux Turks que des objets prêts à consommer, nous retirons d'eux des denrées et des matières brutes, qui nous procurent le nouvel avantage de la main-d'œuvre et de l'industrie; par exemple, nous leur envoyons des draps, des bonnets, des étoffes de soie, des galons, du papier, du fer, de l'étain, du plomb, du mercure, du sucre, du café, de l'indigo, de la cochenille, des bois de teintures, quelques liqueurs, fruits confits, eau-de-vie, merceries et quincailleries : tous objets qui, à l'exception des teintures et des métaux, laissent peu d'emploi à l'industrie : les Turks, au contraire, nous rendent, dans leurs provinces d'Europe et d'Asie mineure, des cotons en laine ou filés, des laines de toute espèce, des poils et fils de chèvre et de chameau, des peaux crues ou préparées, des suifs, du cuir, de la cire, quelques tapis, couvertures et toiles : dans la Syrie, des cotons seulement avec des soies, quelques toiles, de la scammonée, des noix-galles : dans l'Égypte, des cotons, des gommes, du café, de l'encens, de la myrrhe, du safran, du sel ammoniac, du tannarin, du séné, du natron, des cuirs crus, quelques plumes d'autruche, et beaucoup de grosses toiles de coton : dans la Barbarie enfin, des cotons, des laines, des cuirs crus ou préparés, de la cire, des plumes d'autruche, du blé, etc. La majeure partie de ces objets prête, comme l'on voit, à une industrie ultérieure. Ainsi, les cotons, les poils, les laines, les soies, transportés chez nous, font subsister des milliers de familles employées à les ouvrir, et à en faire ces sia-

moises, ces mousselines, ces mouchoirs, ces camelots, ces velours, qui versent tant d'argent dans les fabriques de Marseille, Rouen, Amiens, etc. Dans nos envois, l'article seul des draps forme la moitié des valeurs; dans ceux des Turks, les objets manufacturés ne vont pas quelquefois au vingtième des denrées brutes; et même sur ces objets, comme sur les toiles d'Égypte, le bénéfice est considérable, à raison du bas prix de la main-d'œuvre; car ces toiles se vendent avantageusement dans nos îles pour le vêtement des nègres. Si donc les Turks acquéraient de l'industrie, s'ils travaillaient eux-mêmes leurs matières, ils pourraient se passer de nous; nos fabriques seraient frustrées, et notre commerce serait détruit.

Cette objection est d'autant plus plausible, que la Turquie jouit d'un sol plus favorisé que le nôtre même; mais dans un calcul de probabilités, supposer tout pour le pis ou le mieux possible, c'est assurément abuser des conjectures. Les extrêmes en tout genre sont toujours les cas les plus rares; et grâce à l'inconséquence humaine, la moyenne proportionnelle du bien comme du mal est toujours la plus ordinaire : d'ailleurs il faut avoir égard à divers accessoires pour évaluer raisonnablement les conséquences d'une révolution quelconque dans la Turquie.

1° Il n'est pas vraisemblable que l'empire turk soit tout à coup envahi en entier : la conquête ne peut s'étendre d'abord qu'à la portion d'Europe, à l'Archipel et à quelques rivages adjacents de l'Anadoli. Les Ottomans repoussés dans les terres conserveront encore pendant du temps une grande partie de l'Asie mineure, et toute l'Arménie, le Diarbekr, la Syrie et l'Égypte. Ainsi, en admettant une révolution dans le commerce, elle ne porterait pas sur toute sa masse, mais seulement sur les échelles d'Europe, et si l'on veut aussi même sur Smyrne. Dans l'état présent, ces échelles forment un peu plus de la moitié du commerce total du Levant, comme en fait foi le tableau suivant, qui en est le résumé : mais dans le cas de l'invasion, elles ne la formeraient plus, parce que le commerce de l'Asie mineure et de la Perse, qui maintenant se porte à Smyrne, passerait à la ville d'Alep.

La valeur des marchandises portées de France en Levant, se monte comme il suit, savoir :

A Constantinople.	4,000,000 liv.
A Salonique.	2,800,000
En Morée.	250,000
En Candie.	250,000
A Smyrne.	6,000,000
En Syrie.	5,000,000
En Égypte.	3,000,000
En Barbarie.	1,500,000

TOTAL. 22,800,000 liv.

A quoi il faut ajouter pour le cabotage, dit la <i>caravane</i> . . .	150,000
Et pour les objets portés en fraude des droits.	1,550,000

TOTAL de l'exportation. . . 24,500,000 liv.

rent, en nous présentant le pavillon de la Porte, que nous ne pourrions refuser de traiter à égalité.

Un seul parti est avantageux ; un seul parti obvie à tous les inconvénients, convient à tous les cas, c'est de laisser le commerce libre, et d'accueillir tout ce qui se présente à Marseille. Le gouvernement vient de lever le plus grand obstacle, en prenant enfin le parti si politique et si sage de tolérer les divers cultes. Qu'après cela, les Autrichiens et les Russes conquièrent ou ne conquièrent pas, les deux cas nous sont égaux. S'ils s'établissent en Turquie, nous profiterons du bien qu'ils y feront naître : s'ils ne s'y établissent pas, nous ferons le commerce avec eux dans la mer Noire et la Méditerranée ; et nous devons à cet égard seconder les efforts de la Russie pour rendre le Bosphore libre ; car il est de notre intérêt plus que d'aucune autre nation de l'Europe d'attirer tout le commerce de cet empire sur la Méditerranée, puisque cette navigation est à notre porte, et que nos rivaux en sont éloignés. Et tout est en notre faveur dans ce projet, puisque les plus riches productions du Nord sont voisines de cette mer. Ces bois de marine si recherchés et qui deviennent si rares dans notre France, croissent sur le Dnieper et sur le Don ; et il serait bien plus simple de les flotter par ces fleuves dans la mer Noire, que de les faire remonter par des détours immenses jusqu'à la Baltique et au port de Riga, où la navigation est interrompue par les glaces pendant six mois de l'année.

Il ne me reste plus à traiter que de quelques projets présentés au gouvernement. Depuis que les bruits d'invasion et de partage ont commencé de se répandre, depuis que l'opinion publique en a même regardé le plan comme arrêté entre l'empereur et l'impératrice, quelques personnes parmi nous, considérant à la fois la difficulté de nous opposer à cet événement, et les dommages qu'il pourrait nous apporter, ont proposé d'obvier à tous les inconvénients en accédant nous-mêmes à la ligne ; et puisque nous ne pouvions empêcher nos voisins de s'agrandir, de faire servir leur puissance et leur ambition à notre propre avantage. En conséquence il a été présenté au conseil divers mémoires tendant à prouver, d'un côté, l'utilité, la nécessité même de prendre part à la conquête ; de l'autre, à diriger le gouvernement dans le choix du pays qu'il doit s'approprier. Sur ce second chef, les avis ne sont pas d'accord : les uns veulent que l'on s'empare de la Morée et de Candie ; les autres conseillent Candie seule, ou l'île de Chypre ; d'autres enfin l'Égypte. De ces projets et de beaucoup d'autres que l'on pourrait faire, un seul, par l'éclat et la solidité de ses avantages, mérite d'être discuté, je veux dire le projet concernant l'Égypte.

Le cas arrivant, a-t-on dit ou a-t-on dû dire, que l'empereur et l'impératrice se partagent la Turquie d'Europe, un seul objet peut indemniser la France, un seul objet est digne de son ambition, la possession de l'Égypte : sous quelque rapport que l'on envisage ce pays, nul autre ne peut entrer avec lui en parallèle d'avantages. L'Égypte est le sol le plus fécond de la terre, le plus facile à cultiver, le plus certain dans ses récoltes ; l'abondance n'y dépend pas, comme en Morée et dans l'île de Candie, de pluies sujettes à manquer ; l'air n'y est pas malsain comme en

Chypre, et la dépopulation n'y règne pas comme dans ces trois contrées. L'Égypte, par son étendue, est égale au cinquième de la France, et par la richesse de son sol elle peut l'égalier ; elle réunit toutes les productions de l'Europe et de l'Asie, le blé, le riz, le coton, le lin, l'indigo, le sucre, le safran, etc. ; et avec elle seule nous pourrions perdre impunément toutes nos colonies ; elle est à la portée de la France, et dix jours conduiront nos flottes de Toulon à Alexandrie ; elle est mal défendue, facile à conquérir et à conserver. Ce n'est point assez de tous ces avantages qui lui sont propres ; sa possession en donne d'accessoirs qui ne sont pas moins importants. Par l'Égypte nous toucherons à l'Inde ; nous en dériverons tout le commerce dans la mer Rouge, nous rétablirons l'ancienne circulation par Suez, et nous ferons désertir la route du cap de Bonne-Espérance. Par les caravanes d'Abyssinie, nous attirerons à nous toutes les richesses de l'Afrique intérieure, la poudre d'or, les dents d'éléphant, les gommés, les esclaves : les esclaves seuls feront un article immense ; car tandis qu'à la côte de Guinée ils nous coûtent 800 liv. la tête, nous ne les payerons au Kaire que 150 liv. et nous en rassasierons nos îles. En favorisant le pèlerinage de la Mekke, nous jouirons de tout le commerce de la Barbarie jusqu'au Sénégal, et notre colonie ou la France elle-même deviendra l'entrepôt de l'Europe et de l'univers.

Il faut l'avouer, ce tableau, qui n'a rien d'exagéré, est bien capable de séduire, et peu s'en faut qu'en le traçant le cœur ne s'y laisse entraîner : mais la prudence doit guider même la cupidité ; et avant de courir aux amorces de la fortune, il convient de peser les obstacles qui en séparent, et les inconvénients qui y sont attachés.

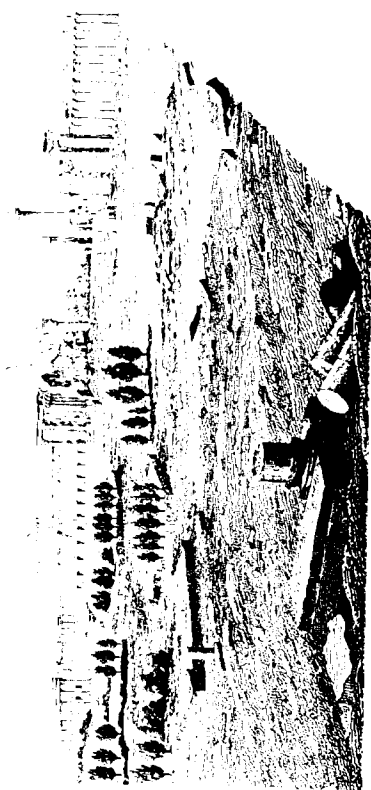
Ils sont grands et nombreux, ces inconvénients et ces obstacles. D'abord, pour nous approprier l'Égypte, il faudra soutenir trois guerres : la première, *de la part de la Turquie* ; car la religion ne permet pas au sultan de livrer à des infidèles ni les possessions ni les personnes des vrais croyants : la seconde, *de la part des Anglais* ; car l'on ne supposera pas que cette nation égoïste et envieuse nous voie tranquillement faire une acquisition qui nous donnerait sur elle tant de prépondérance, et qui détruirait sous peu toute sa puissance dans l'Inde ; la troisième enfin, *de la part des naturels de l'Égypte*, et celle-là, quoiqu'en apparence la moins redoutable, serait en effet la plus dangereuse. L'on ne compte de gens de guerre que 6 ou 8,000 Mamlouks ; mais si des Francs, si des ennemis de Dieu et du Prophète osaient y débarquer, Turcs, Arabes, paysans, tout s'armerait contre eux ; le fanatisme tiendrait lieu d'art et de courage, et le fanatisme est toujours un ennemi dangereux ; il règne encore dans toute sa ferveur en Égypte ; le nom des Francs y est en horreur, et ils ne s'y établiraient que par la dépopulation. Mais je suppose les Mamlouks exterminés et le peuple soumis, nous n'aurons encore vaincu que les moindres obstacles ; il faudra gouverner ces hommes, et nous ne connaissons ni leur langue, ni leurs mœurs, ni leurs usages : il arrivera des malentendus qui causeront à chaque instant du trouble et du désordre. Le caractère des deux nations, opposé en tout, deviendra réciproquement antipathique : nos soldats scandaliseront le peuple par leur ivrognerie, le révolteront

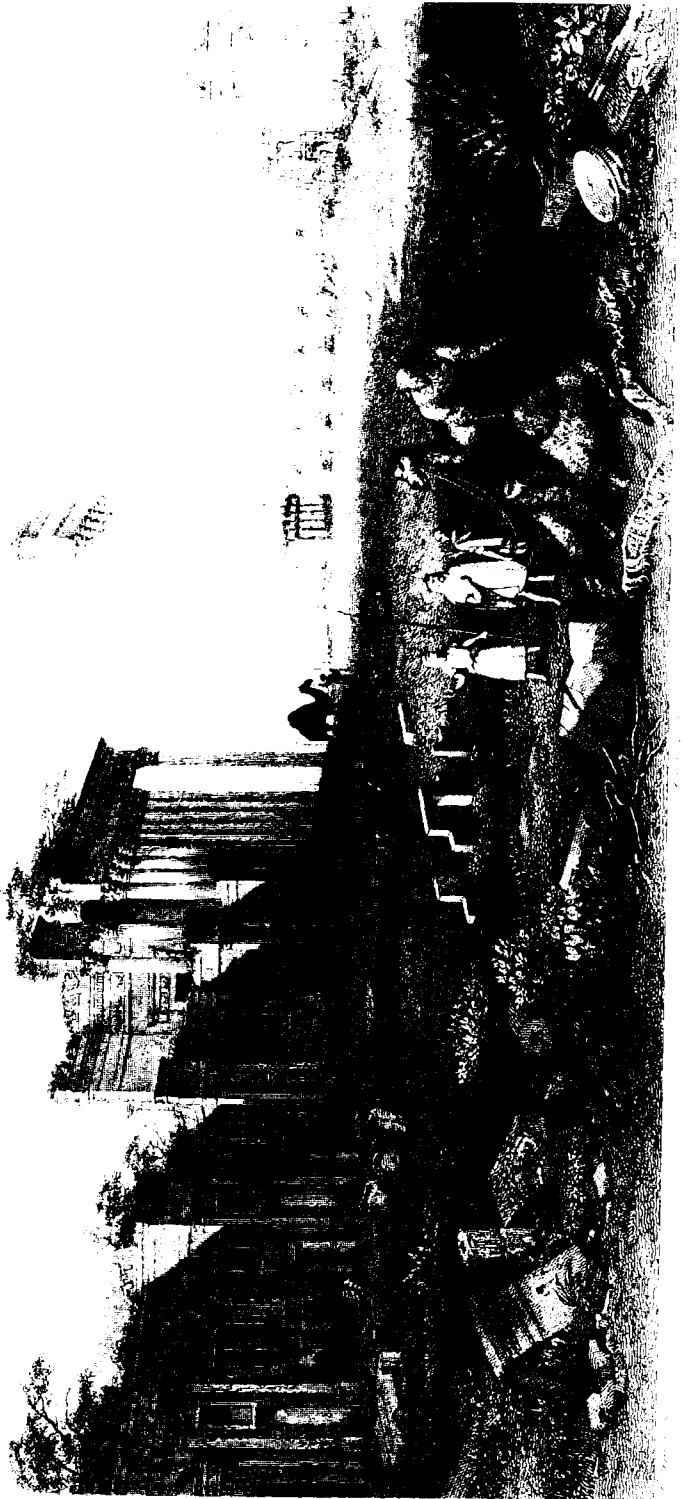
l'ascendant qui nous échappe : par là nous deviendrons supérieurs aux révolutions externes que le cours de la nature amène et nécessite. Il ne faut pas nous abuser ; l'état de choses qui nous environne ne peut pas durer : le temps prépare sans cesse de nouveaux changements, et le siècle prochain est destiné à en avoir d'immenses dans le système politique du monde entier. Le sort n'a pas dévoué l'Inde et l'Amérique à être éternellement les esclaves de l'Europe. L'affranchissement des colonies anglaises a ouvert pour le nouveau monde une nouvelle carrière ; et plus tôt ou plus tard les chaînes qui le tiennent asservi échapperont aux mains de ses maîtres. L'Inde commence à s'agiter, et pourra se purger bientôt d'une tyrannie étrangère. L'invasion de la Turquie et la formation d'une nouvelle puissance à Constantinople donneront à l'Asie une autre existence : le commerce prendra d'autres routes, et la fortune des peuples sera changée. Ainsi l'empire factice que s'étaient fait quelques États de l'Europe, sera de toutes parts ébranlé et détruit ; ils seront réduits à leur propre terre, et peut-être ce coup du sort qui les alarme en sera-t-il le plus grand faveur ; car alors les sujets de querelles devenus moins nombreux rendront les guerres plus rares ; les gouvernements moins distraits s'occuperont davantage de l'administration intérieure ; les forces moins partagées se concentreront davantage, et les États ressembleront à ces arbres qui, dépouillés par le fer de branches superflues où s'égarait la sève, n'en deviennent que plus vigoureux ; et la nécessité aura tenu lieu de sagesse. Dans cette révolution il n'est aucun peuple qui ait moins à perdre que nous ; car nous ne sommes ni épuisés de population ou languissants d'inertie comme le Portugal et l'Espagne, ni bornés de terrain et de moyens comme l'Angleterre et la Hollande. Notre sol est le plus riche et l'un des plus variés de l'Europe. Nous n'avons, il est vrai, ni coton, ni sucre, ni café, ni épicerie ; mais l'échange de nos vins, de nos laines, de nos objets d'industrie, nous en procurera toujours en abondance. Les Allemands n'ont point de colonies, et les denrées de l'Amérique et de l'Inde sont aussi répandues chez eux et moins chères que chez nous. C'est dans nos foyers, et non au delà des mers, que sont pour nous l'Égypte et les Antilles. Qu'avons-nous besoin de terre étrangère, quand un sixième de la nôtre est encore inculte, et que le reste n'a pas reçu la moitié de la culture dont il est susceptible ? Songeons à améliorer notre fortune et non à l'agrandir ; sachons jouir des richesses qui sont sous nos mains, et n'allons point pratiquer sous un ciel étranger une sagesse dont nous ne faisons pas même usage chez nous.

Mais désormais j'ai touché la borne de ma carrière, et je dois m'arrêter. J'ai exposé sur quels symptômes de faiblesse et de décadence je fonde les présages de la ruine prochaine de l'empire turk. J'ai insisté sur les faits généraux plus que sur ceux du moment, parce qu'il en est souvent des empires comme de ces arbres antiques qui, sous un aspect de verdure et quelques rameaux encore frais, cèlent un tronc rongé dans ses entrailles, et qui, n'ayant plus pour soutien que leur écorce, n'attendent, pour être renversés, que le premier souffle de la tempête. J'ai expliqué pourquoi l'empire russe, sans être lui-même robustement constitué, avait néanmoins une grande force relative,

et annonçait de grands accroissements. J'ai détaillé les raisons qui me font regarder la révolution prochaine plutôt comme avantageuse que comme nuisible à nos intérêts. Je pense que nous devons éviter la guerre, parce que, entreprise pour le commerce, elle nous coûtera toujours beaucoup plus qu'il ne nous rapporte ; et que, entreprise pour une conquête, elle nous perdra aussi certainement par son succès que par son échec. C'est désormais au temps à vérifier ou à démentir ces conjectures. A juger par les apparences, l'issue de la crise actuelle n'est pas éloignée ; il est possible que dans le cours de cette guerre, que sous le terme de deux campagnes, l'événement principal soit décidé ; il peut se faire que par une hardiesse calculée, les alliés marchent brusquement sur Constantinople, qu'ils trouveront désert et incendié. Ce coup frappé, ce sera à la prudence de consommer l'ouvrage de la fortune. Jamais carrière ne s'ouvrit plus brillante : il ne s'agit pas moins que de former des empires nouveaux sur le sol le plus fécond, dans le site le plus heureux, sous le plus beau climat de la terre, et pour comble d'avantage, d'avoir à policer une des races d'hommes les mieux constitués au moral et au physique. A bien des égards les peuples de la Turquie sont préférables, pour les législateurs, à ceux de l'Europe, et surtout à ceux du Nord. Les Asiatiques sont ignorants, mais l'ignorance vaut mieux que le faux savoir : ils sont engourdis, mais non pas brutes et stupides. L'on peut même dire qu'ils sont plus voisins d'une bonne législation que la plupart des Européens, parce que chez eux le désordre n'est point consacré par des lois. L'on n'y connaît point les droits vexatoires du système féodal, ni le préjugé barbare des naissances, qui consacra la tyrannie des aristocrates. Toute réforme y sera facile, parce qu'il ne faudra pas, comme chez nous, détruire pour rebâtir. Les lumières acquises n'auront point à combattre la barbarie originelle ; et tel sera désormais l'avantage de toute constitution nouvelle, qu'elle pourra profiter des travaux modernes pour se former sur les principes de la morale universelle.

Si donc la puissance qui s'établira à Constantinople sait user de sa fortune, si dans sa conduite avec ses nouveaux sujets elle joint la droiture à la fermeté, si elle s'établit médiatrice impartiale entre les diverses sectes, si elle admet la tolérance absolue dont l'empereur a donné le premier exemple, et qu'elle ôte tout effet civil aux idées religieuses ; si la législation est confiée à des mains habiles et pures, si le législateur saisit bien l'esprit des Orientaux, cette puissance fera des progrès qui laisseront bientôt en arrière les anciens gouvernements : elle doit surtout éviter d'introduire, comme le tsar Pierre 1^{er}, une imitation servile de mœurs étrangères. Chez un peuple comme chez un particulier, on ne développe de grands moyens qu'autant qu'ils dérivent d'un caractère propre. Enfin cette puissance doit s'abstenir, pour hâter la population, de transporter le peuple de ses provinces : l'expérience de tous les conquérants de l'Asie a trop prouvé que ces transplantations détruisent plus les hommes qu'elles ne les multiplient : quand un pays est bien gouverné, il se peuple toujours assez par ses propres forces : d'ailleurs les Arméniens, les Grecs, les Juifs et les autres nations persécutées de l'Asie, s'empresseront d'accourir vers une terre qui leur offrira

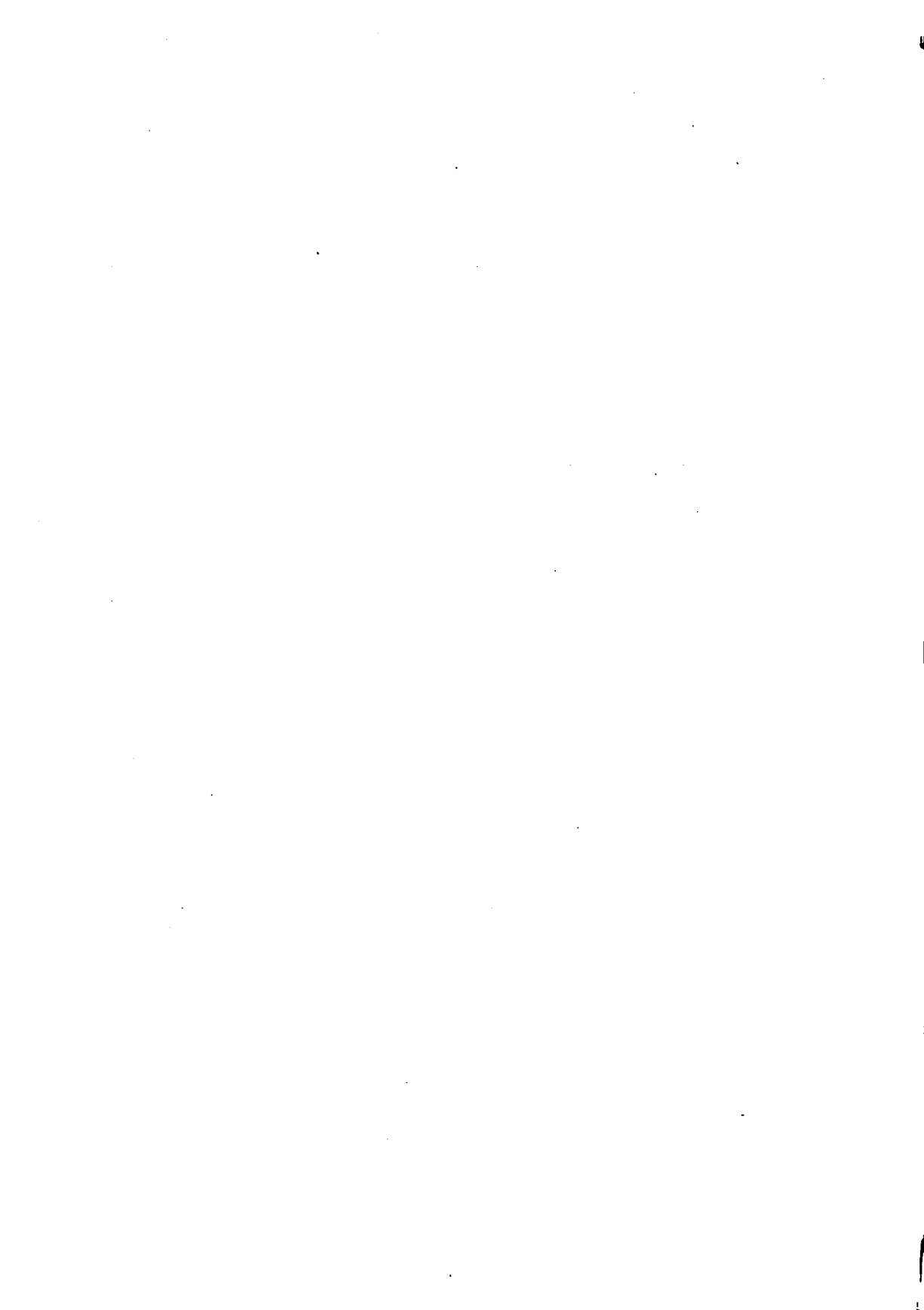




TABEAU DU CIEL ASTROLOGIQUE DES ANCIENS.

Pour l'explication des Mythes de la Religion
des Perses des Juifs et des Chrétiens

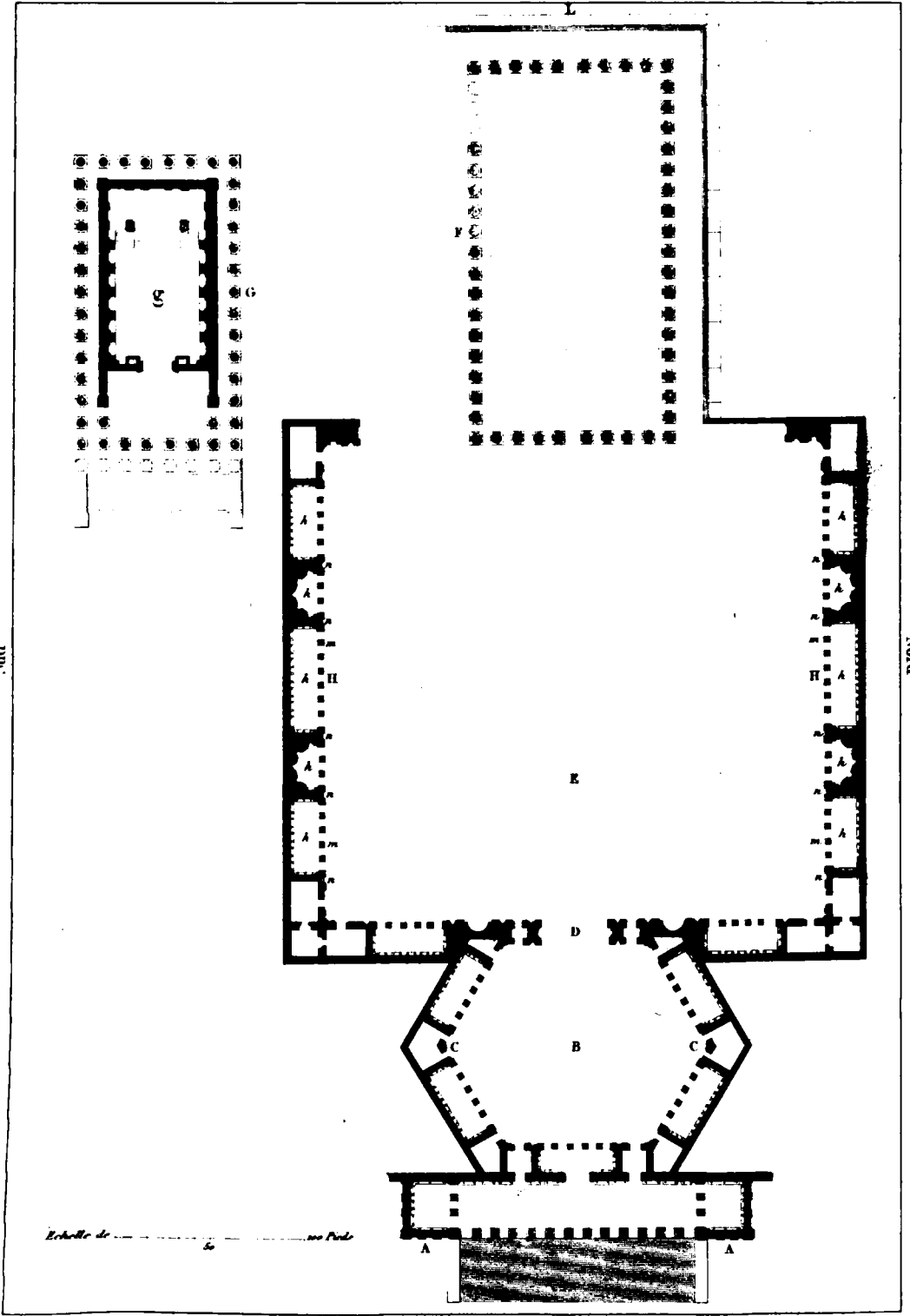




Ouest

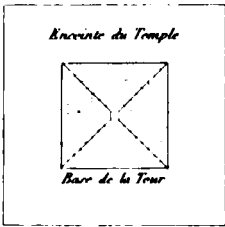
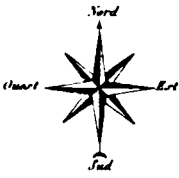
Sud

Nord



PLAN DU TEMPLE DU SOLEIL A BALBEK.

Cité d'Éléphant. Situation des 4 sites, quel a été son centre



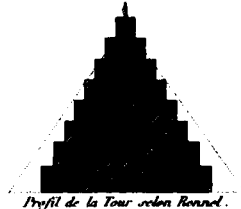
Château d'Ouest



Château d'Est

Tour de Bel ou de Babel

Porte de Babyl



Porte de Suro

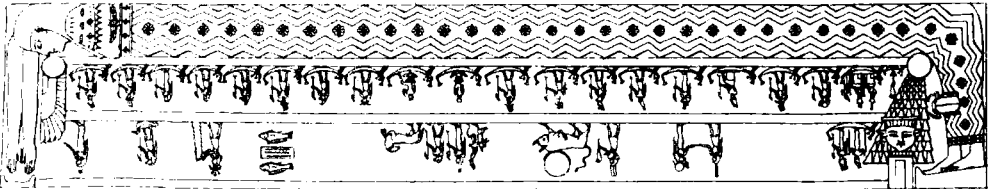
Porte de Chaldée

Porte de Ninive

PLAN
DES
MURS DE BABEL

Porte de Sémiramis

ZODIAQUE DE DENDERA



Compte des

N E

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

